

L'enfant et le deuil

« Lorsqu'il s'agit de la mort, nous sommes tous des enfants » Emerson

Editorial

Parmi le tourbillon de questions et de pourquoi qui traverse les échanges entre l'enfant et l'adulte, il en est une qui ne manque pas de surgir : « pourquoi la mort ? Pourquoi est-ce que l'on meurt ? Quelle est la nécessité, la « cause » de la mort ? ».

Cette question, reprise et actualisée par chaque nouvel enfant qui vient au monde, est celle qui hante l'humanité depuis son commencement et donne son fondement à toutes les cultures, les rites, les religions : constructions symboliques universelles pour répondre à une question sans réponse. Mais que se passe-t-il quand ce n'est plus « la » mort abstraite qui est interrogée mais la perte d'un être cher ? Comment aborder ce voyage sans retour, cette pensée effrayante qui marque notre humanité, notre finitude ? La question de la mort s'introduit d'abord dans la vie individuelle par le versant de la perte et de la souffrance. Dans quelle mesure la disparition, l'absence, la séparation signifient-elles la mort ? Comment répondre ? Que peut-on dire à l'enfant en fonction de son âge ?

Selon son âge, sa culture familiale et son histoire, l'enfant aura accès à un savoir singulier sur la perte et sur la mort. Très souvent, « Dire des choses tristes à un enfant ce n'est pas possible », aussi dans un premier temps l'adulte cherche à faire diversion ou répond que « la mort, c'est un mystère ». Si l'enfant cerne l'embarras de l'adulte il gardera le mot mystère pour continuer sa quête de compréhension. Plus que l'âge biologique de l'enfant, ce sont bien souvent ses paroles, ses remarques, indices de son questionnement, qui nous informent de sa maturité face à la mort comme concept. Le rapport de l'enfant à ce concept s'inscrit selon différentes phases.

Dans ses deux premières années, la mort est envisagée par le prisme de l'absence – ne plus voir l'autre maternel, sa disparition physique est déjà une mort en soi. L'enfant manifeste des sentiments de détresse et d'angoisse face à la disparition et l'absence de l'autre primordial. Il est ici passif et subit la situation. Puis, grâce à l'entrée dans le langage, l'enfant va pouvoir devenir actif et mettre en jeu une certaine agressivité dans le rapport au semblable. La mort est envisagée par le jeu, la mise en scène, il parle sans crainte ni tremblement de la mort : « ma grand-mère est morte » tout en ajoutant que « quand elle reviendra, nous irons nous promener ».

Puis ces jeux le conduisent à interroger le sens de l'écoulement du temps : à la fois sa signification et sa direction : « qui va mourir le premier ? ». L'enfant ressent alors la peur du danger, de l'inconnu et la possibilité de la séparation.

À partir de 7 ans, l'enfant peut évoquer sa peur de disparaître, sa peur de savoir que ses parents peuvent mourir. Il éprouve une appréhension de la mort qui marque sa vie onirique « insomnie, cauchemar, peur du noir », « j'ai peur des squelettes ». D'autre part, il s'intéresse aux sciences et découvre la mort parfois sur son chemin « hérisson sur la route est écrabouillé ».

La compréhension du concept est entourée de questions d'ordre métaphysique et spirituel « quand on est mort, où allons-nous ? ».

La pratique des rites funéraires renseigne l'enfant sur ce que nous devenons quand nous sommes morts. Il ne faut pas hésiter à l'accompagner dans ce moment de cérémonie familiale s'il le souhaite. Car ce temps de l'enterrement est un moment où chacun s'inscrit dans une famille (un nom et un lieu) pour conserver un lien avec ceux qui sont morts. Parler de l'absent et du défunt, c'est cela vivre le deuil. C'est l'occasion pour l'adulte de transmettre que, depuis les temps les plus éloignés, l'homme donne une sépulture à ses morts. Par ces rituels, il est possible de séparer le monde des morts et le monde des vivants. L'existence du défunt perdure après sa mort tant que l'on parle de lui : marcher sur la route du deuil c'est toujours à la fois accepter la mort et à la fois refuser la mort. L'accepter car nous ne pourrions plus le revoir, l'entendre ou le toucher et la refuser car nous pouvons continuer à parler de lui et lui demander d'être près de nous. Là est le mystère, comprendre ce rapport quotidien avec l'invisible. À travers l'illustration des albums photos, des objets conservés, les absents continuent à vivre en nous par les souvenirs.

Catherine Hery, Psychologue clinicienne, Hôpital Mère Enfant, Centre Hospitalier Universitaire de Nantes

COMPAS Site Hospitalier Laënnec - Boulevard Jacques Monod - 44093 NANTES CEDEX 1 - Tél. 02 40 16 59 90 - Fax 02 40 16 56 41

COMITÉ DE RÉDACTION

Yannick HELARY, directeur, Les Jardins du Vert Praud
Fabien LAMY, directeur, Résidence La Bourgonnière
Gwenola LE GO, médecin, Compas

Ronan ROCHER, documentaliste, Compas
Stéphanie Graffin, assistante administrative, Compas

Si vous souhaitez
proposer un article
ou un thème :
Tél. 02 40 16 59 90
Mail: compas@chu-nantes.fr

Témoignages

Le chagrin d'un frère

« J'ai 4 ans et demi » me dit-il pour se présenter à moi. Alexis vient de perdre son grand frère, Camille, décédé d'une tumeur cérébrale à l'âge de 6 ans. Je le rencontre à la demande de ses parents qui s'inquiètent, particulièrement pour Alexis, des conséquences d'un tel drame dans la famille. Alexis est décrit par sa maman comme étant très proche de son grand frère « ils avaient 18 mois d'écart » me précise-t-elle. Il a aussi une petite sœur âgée de 2 ans et un papa que je rencontre au tout début de l'accompagnement.

Lors du premier entretien, la maman me présente Alexis et souligne ses changements de comportement. Il devient agressif avec ses camarades d'école et répond parfois avec violence aux consignes de ses parents. La maman parle de crise de colère, de gestes violents, d'inattention. Quand j'interpelle Alexis sur tout cela, il me dit « Oui ! C'est vrai ». J'observe, au cours des entretiens, qu'Alexis est un petit garçon très actif, incapable de rester en place.

En fait, j'observe qu'Alexis vit, à sa manière, sa colère et son chagrin selon son âge. Un enfant peut exprimer sa peine par des symptômes somatiques et comportementaux. Ainsi, en réaction à un décès, l'enfant peut présenter des troubles du sommeil (cauchemars ou refus de dormir), ou de l'alimentation (ne mange plus ou au contraire se « remplit »). Il peut aussi montrer des signes de fatigue, des douleurs physiques et des difficultés scolaires. Il peut également, comme c'est le cas pour Alexis, manifester des troubles du comportement sous forme d'agressivité, d'impatience ou d'irritabilité. Ces symptômes peuvent survenir au moment du décès ou un peu plus tard. Tant que l'enfant n'a pas structuré son psychisme, il ne peut intégrer pleinement une certaine réalité. Il vit ainsi des choses qu'il n'arrive pas toujours à comprendre et qu'il n'accepte pas. Il est difficile pour un enfant de « 4 ans et demi » d'élaborer sur sa peine, c'est-à-dire la concevoir, la parler, la mettre en mots. C'est pourquoi les psychologues qui travaillent auprès des enfants, utilisent des outils de médiation qui, selon l'enfant et les situations, peuvent être le dessin, le jeu ou les contes.

Une fois le cadre du suivi psychologique posé, Alexis prend petit à petit sa place dans l'espace que je lui propose. Lors de la première séance il refuse d'être loin de sa maman. J'observe qu'il n'est pas à l'aise ; il me dit « je ne veux pas parler ». J'entends sa demande et lui précise qu'il n'a aucune obligation à le faire. Je l'invite à poursuivre les dessins et ses jeux sans que j'y prête une attention particulière. Nous poursuivons l'entretien en présence de la maman. L'échange se construit autour de ce qui se vit à la maison et à l'école ainsi qu'autour des changements de comportements d'Alexis en général. Plus tard, Alexis décide lui-même d'interrompre l'entretien en arrêtant son dessin tout en déclarant « J'ai fini ! On s'en va ? ».

Dès la deuxième rencontre c'est Alexis qui demande à sa maman de sortir pour se retrouver seul avec moi. Je propose à Alexis de dessiner, mais il semble toujours très agité. Peu à peu Alexis tente de mettre des mots sur ces maux en me confiant des choses sur lui-même « je suis là, c'est parce que je pleure beaucoup » et sur son chagrin « c'est parce que mon frère est mort ».

Lors d'une autre rencontre Alexis me dit tout de suite, avant même de me dire bonjour, « je veux jouer ». Il va lui-même vers un tableau Velléda qu'il y a dans le bureau et me propose de jouer avec lui. Peu à peu, Alexis me conte des histoires.

Voici le premier scénario d'Alexis : nous sommes dans une grande forêt où se trouve un loup, lui-même et une petite fille « comme ma sœur » me précise-t-il. Alexis joue son propre rôle et le loup, tandis qu'il me donne le rôle de la petite sœur. Sur le tableau Velléda, je suis fidèlement le scénario qu'Alexis me dicte et dessine au fur et à mesure l'histoire qu'il me raconte. C'est l'histoire d'une petite fille qui essaye de se cacher dans une cabane. Le loup arrive à la trouver mais avant qu'elle soit mangée, lui (Alexis) arrive toujours à temps pour la sauver et parfois il arrive presque trop tard.

J'identifie le loup à la maladie de son frère et interprète, dans ce jeu, la peur qu'éprouve Alexis pensant que ce qui est arrivé à son grand frère pourrait arriver à sa petite sœur.

J'accompagne alors Alexis à partir de ce jeu afin d'échanger ensemble avec des mots très simples sur le cancer en insistant sur le fait que cette maladie n'est pas contagieuse et qu'elle ne se transmet pas. C'est alors que le jeu évolue de nouveau. Cette fois Alexis décrit le même univers mais je ne suis plus sa sœur mais son grand frère. Le même scénario se met en place mais, là, l'histoire se termine toujours mal. Le loup mange son frère et lui (Alexis) arrive toujours trop tard pour le sauver. J'entends là peut-être l'expression d'un sentiment de culpabilité éprouvé par Alexis sur ce qui s'est passé pour son grand frère.

Habituellement, avant 12 ans, l'enfant ne peut pas appréhender la mort comme le fait un adulte. Notamment parce qu'il traverse une étape particulière, celle de la « pensée magique ». En effet, entre 2 et 4 ans environ, les enfants pensent que le monde leur appartient et qu'ils ont une assez large maîtrise. La culpabilité fait corps avec le travail de deuil. Les adultes sont souvent surpris par l'intensité de la culpabilité que les enfants éprouvent. C'est pourquoi, il est important de faire entendre à l'enfant, par des mots adaptés, qu'il n'est pas responsable de ce qui est arrivé.

Le travail d'accompagnement se poursuit alors autour de sa place. Alexis n'est pas l'ainé de la famille et pourtant c'est lui qui va continuer à grandir, changer de classe, ouvrir de nouvelles portes pour ses parents et sa petite sœur.

Depuis, Alexis, plus apaisé, poursuit, à la demande des parents, son travail de deuil en CMP. Un lieu d'accueil plus proche pour son accompagnement psychologique.

L'enfant n'est pas un adulte en miniature. La notion de mort chez l'enfant évolue selon l'âge. Chez l'enfant, la mort est d'abord synonyme de sommeil, elle est temporaire et réversible. Puis l'enfant prend conscience du caractère irréversible et définitif de la mort. Une naissance bouleverse tout dans une maison, la mort aussi. C'est pourquoi il est important d'éviter de taire la mort à l'enfant, cela lui appartient comme à chacun des membres d'une famille.

*Katell Séverin,
Psychologue Clinicienne*

Groupe enfants et adolescents

Le groupe se compose de jeunes de 6 à 18 ans, qui s'engagent pour participer à 10 ateliers réussis.

Ce groupe est semi-ouvert. Il est possible d'accueillir de nouveaux participants à trois reprises au cours « d'une boucle » : octobre, janvier, avril.

Les ateliers ont été construits en collaboration avec une psychologue... et l'animation est assurée par deux bénévoles, supervisés par une autre psychologue.

L'idée est celle d'un train qui fait le tour des saisons. Il traverse le temps des souvenirs, des anniversaires, des pays, des lieux, des espaces... Les voyageurs vont découvrir à chaque atelier une thématique et des outils différents : génogramme, boîte à souvenirs, collage, expérimenter l'entraide à partir de différents jeux...

Chaque participant personnalise son wagon en y collant sa photo, dessinant son logo. Il y « invitera » le groupe pour lui « raconter » son voyage de vie c'est-à-dire son histoire, y partager ses émotions, ses questionnements, etc. Ainsi se constitue le train. Le voyageur va pouvoir lire, rencontrer d'autres voyageurs, bavarder, rire, chanter et jouer de la musique, manger, partager des émotions, regarder le paysage, rêver, se laisser bercer...

Deux témoignages :

C'EST ÉPOUSTOULANT !

Nous sommes réunis dans l'atelier de « découpage-collage ». Sur les tables des dizaines de revues, des plus diverses, que les animateurs ont amenées là pour la circonstance. Il faut dire qu'il ne s'agit pas d'un travail anodin puisque ce découpage aujourd'hui a pour but de décorer « la boîte aux secrets » ! Ni plus, ni moins que de transformer une simple boîte, souvent une vulgaire boîte à chaussures, en un coffret d'inestimables trésors puisque chacun va y cacher des souvenirs ayant appartenu au disparu !

Quelqu'un qui n'a pas l'habitude de ces ateliers et qui observerait la scène, ne manquerait pas d'être étonné à la fois par le fatras de toutes ces revues éparpillées et éentrées, mais aussi par le sentiment de laisser-aller et d'improvisation qui y règne. Et ce même observateur serait probablement tout aussi étonné de constater qu'au final, la restitution de ces improvisations est, presque toujours, chargée de sens et d'un profond partage.

Observons Lucie [1], une jeune adolescente en deuil, non pas d'un proche, mais « d'un ami de maman ». Et Lucie, depuis plusieurs mois, refuse de voir qu'elle souffre plus encore du divorce de ses parents que de cette mort. Elle dira plus tard qu'elle en veut beaucoup à son père pour cette séparation.

Parmi toute la multitude d'articles, de photos, de thèmes abordés dans les revues, rien, absolument rien n'a retenu son attention. Plus d'une heure s'est écoulée, on lui signale qu'elle n'a plus que cinq minutes pour conclure son découpage. Elle brasse encore quelques revues, et en choisit une au hasard. On la voit tourner les feuilles, revenir en arrière puis se saisir des ciseaux et découper une phrase, une seule petite phrase ! De retour dans le groupe elle déclare : « Je cherchais le mot boîte mais je ne l'ai pas trouvé » puis elle ajoute : « j'ai trouvé cette phrase, je ne sais pas trop ce que ça veut dire, mais je la trouve jolie ». On lui propose de la partager avec le groupe et de la lire :

« Vivre sans accepter de tout ressentir, le meilleur comme le pire, c'est vivre dans le déni »

On demande à Lucie le sens du mot déni et elle répond qu'elle n'en sait rien.

Alors les animateurs, scotchés par la coïncidence significative de ce découpage, expliquent à tous le sens des mots et de la phrase en montrant à quel point c'est un résumé saisissant de la vie de Lucie à ce moment-là. En effet, comme nous l'avons évoqué, Lucie est dans le déni des causes profondes de sa souffrance

Tout le groupe, comme enveloppé d'une extraordinaire densité de partage, fait silence pour prolonger ce moment précieux.

C'est alors que Pierre (6 ans), analysant à sa façon le sens de cette phrase, rompt le silence et déclare avec sérieux : « **c'est la vie, quoi !** »

D'une voix chargée d'émotion Loann (7 ans) conclura ce moment si exceptionnel, où la phrase découpée révèle la réalité du moment, par un retentissant : « **C'est époustouflant !** ».

En effet, c'était époustouflant.

PLUS D'UNE FOIS, IL NOUS A ÉMUS

Arthur [1] est un garçon de 12 ans, presque 13. Qui a perdu son papa...

Son prénom évoque des temps passés, des époques pleines d'histoires de capes et d'épées et de codes d'honneur. Son tempérament s'est révélé au fil des ateliers mensuels ; son courage aussi, et dès la première

rencontre, quand malgré les larmes et les sanglots, il a relevé la tête pour poursuivre le récit du deuil qui venait de le frapper. L'évocation des circonstances de la mort de son père sera à chaque fois pour lui un moment de courage partagé entre les émotions et la volonté d'aller au bout de son récit.

Faisant fi des tensions familiales, il garde des liens avec ceux dont il sent avoir besoin et ouvre son cœur aux nouveaux arrivés dans le foyer. Arrivé au terme de son voyage dans le groupe d'entraide, son regard planté droit dans les yeux d'une bienfaitrice, il lui confie : « *je vais mieux qu'avant ; avant ça n'allait pas du tout* ».

Plus d'une fois, il nous a émus.

Merci à toi Vaillant Chevalier.

C'est dans la spontanéité, la richesse des échanges, ces formidables expériences d'entraide d'enfants et d'adolescents partageant la même réalité que les animateurs du groupe puisent motivations et gratifications. Après 10 années, le train de l'entraide va faire une pause, ce sera nous le souhaitons pour mieux repartir...

L'équipe d'animation du Groupe d'entraide pour enfants et adolescents de Jalmalv-Nantes

[1] Les prénoms ont été modifiés.

Bibliographie

Deuil chez l'enfant. L'enfant endeuillé

Broca, Alain de
Annales médico-psychologiques, 2013,
Vol.171 n°3, p. 164-167

L'enfant face à la mort

Romano, Hélène
Études sur la mort, 2007, n° 131, p. 95-114

Comment dialoguer avec un enfant en deuil ?

Bacqué, Marie-Frédérique
Jusqu'à la mort accompagner la vie, 2009,
n° 97, p. 15-21

La traversée des pays du deuil : guide pour échanger avec un enfant ou un jeune en deuil

Derome, Muriel
De Boeck Supérieur, 2014, 63 p.

La croûte [album jeunesse]

Moundlic, Charlotte ; Tallec, Olivier
Flammarion - Père Castor, 2009, non paginé

Réflexion

À propos du deuil des très jeunes enfants

Tout d'abord je tiens à préciser le sens du terme « deuil infantile ». Lorsqu'on emploie ces mots, la majorité des personnes évoque le deuil des parents après le décès d'un jeune enfant. Mais l'objet de ma réflexion ici est le deuil vécu par de très jeunes enfants après la perte d'un proche. Aussi, je préférerais parler d'« enfants endeuillés ».

Pour illustrer mon propos, je rapporterai deux situations :

- Le premier enfant, 3 ans, a perdu sa grand-mère, proche affectivement, à l'âge de 2 ans, décédée d'un cancer quelques semaines après le diagnostic. Ses parents ont été très explicites avec lui, sans chercher à cacher les réalités. La maman s'est appuyée sur des livres qu'elle avait achetés, sur la maladie, les traitements et leurs effets. Après le décès, ses parents l'ont laissé assister à la mise en bière, à la messe, à l'inhumation. L'enfant exprime clairement les choses avec son vocabulaire : « mamie est dans la boîte, au cimetière ». Il ne semble pas présenter de difficultés notables au cours de son accueil au sein d'une collectivité de jeunes enfants qu'il a intégré depuis son plus jeune âge.

- Le second enfant a perdu brutalement son père à l'âge de 6 mois, et a été accueilli en crèche entre l'âge de 1 et 3 ans, après le déménagement de sa mère pour changer de ville afin de retrouver un emploi. N'ayant pas d'autre personne proche, il est également gardé régulièrement par des baby-sitters. Il semble qu'il y ait beaucoup de non-dits sur la situation, sa maman cherchant à le protéger. Au sein de la collectivité cet enfant, petit dormeur, est qualifié de « bougeant, cherchant l'attention de l'adulte, un peu provocateur ». Les séparations et les retrouvailles sont difficiles. Un suivi psychologique est débuté vers l'âge de 2 ans et demi.

Chez ces deux enfants, on peut repérer plusieurs éléments qui vont conditionner le deuil ultérieur :

- L'accompagnement avant la mort, lorsqu'il est réalisable, revêt une importance primordiale dans le déroulement et les issues du deuil, et c'est une raison supplémentaire de ne pas écarter l'enfant de la maladie et de la mort, mais de l'aider à y participer en lui fournissant les informations nécessaires.

- L'enterrement est aussi souvent l'occasion de retrouvailles : la famille et les amis viennent manifester leur soutien, dont le jeune enfant peut également bénéficier, et se sentir ainsi entouré aux sens affectif et physique, plutôt que

de vivre la perte d'un être cher de façon isolée. En plus d'être un moment de socialisation du deuil, c'est aussi une occasion d'entendre que tout le monde est mortel.

- Le langage de l'enfant d'âge préscolaire n'est souvent pas suffisamment développé pour lui permettre d'exprimer correctement sa souffrance ou ses émotions en rapport avec le deuil. Aussi celles-ci vont-elles s'exprimer différemment : souvent des manifestations somatiques et/ou motrices, qui, si elles ne peuvent pas se dire, se vivent à travers le corps. D'où l'importance de la verbalisation, de mettre des mots sur ce que l'enfant vit : des mots simples, adaptés à son âge. Ce qui est important, c'est de s'adresser à l'enfant, même si lui n'a pas les mots pour le dire. On peut s'aider pour cela d'outils tels que les livres, mais aussi de photographies de la personne décédée, ou d'objets lui ayant appartenu, marqués affectivement.

- L'enfant dépend des adultes qui restent auprès de lui ; ceux-ci, qui doivent soutenir l'enfant sont eux-mêmes confrontés à la perte. Les deux deuils sont ainsi mêlés, et celui de l'enfant est conditionné en grande partie par la nature du deuil du restant de sa famille. Aussi, tous les efforts doivent être faits pour apporter aux personnes qui s'occupent de lui, un soutien leur permettant d'être disponibles, physiquement et émotionnellement, pour l'enfant en deuil, en

conservant des habitudes familières ou mettre en place de nouvelles routines, sécurisantes. Et quand on parvient à soulager le parent, l'enfant en bénéficie aussi.

- Le recours à un tiers peut s'avérer nécessaire, en délicatesse, en fonction du cheminement de l'adulte auprès de l'enfant. Le plus souvent il s'agit d'un travail d'écoute, d'accompagnement auprès du parent et de l'enfant, relativement court. Mais le deuil n'est pas une maladie, et accompagner le travail de deuil chez l'enfant ne nécessite pas forcément une thérapie.

Enfin, la représentation de la mort chez l'enfant se fait en plusieurs étapes liées à son développement cognitif et psychoaffectif : sa compréhension est plus ou moins partielle selon son évolution, et ce n'est que vers 8 ou 9 ans qu'il saura comme l'adulte, que la mort est un événement définitif, irréversible, universel et irrévocable. Aussi le deuil chez l'enfant est soumis à l'évolution dans le temps : il faudra y revenir ultérieurement, d'autant que ses demandes évolueront selon son niveau de développement.

Trois messages restent essentiels au cours de ces échanges : le proche ne reviendra jamais, il ne voulait pas le quitter, et ce n'est pas l'enfant qui l'a fait mourir.

*Karine Venien
Médecin SSR Le Confluent*

ACTUALITÉS COMPAS

Prochaines soirées débat :

« Décryptage des cris chez la personne atteinte de démence sévère »
par le Dr Typhaine RIAUDEL et Noëlla HERIDEL psychomotricienne, Hopital Bellier,
28 avril 2016, 18h00, à l'auditorium de l'ICO, Centre René Gauducheau

« La réflexion éthique en soins palliatifs »

par le Dr Miguel, Responsable du Conseil Interdisciplinaire d'Éthique (CIDE)
et de la Consultation d'Éthique Clinique (CEC),
26 mai 2016, 18h00, site hospitalier Les Clouzeaux, Vertou

ACTUALITÉS GÉNÉRALES

22^e Congrès de la SFAP

« De l'impossible vers les possibles... créer, innover, permettre »
du 16 au 18 juin 2016 au Palais des Congrès de Dijon

Journée des Pays de la Loire de Soins Palliatifs et d'Accompagnement 2016

« De l'épreuve du mourir à l'absence »,
27 mai 2016 aux Sables d'Olonne